

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 46

Artikel: Le bon côté de la chose
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



APRI 'NA MISA DÈ BOU

A Fridolin que l'a contâie.

ETAI pas soeint qu'on pouâve vère dou z'epâo asse poutameint assorti que Bossaton et sa fenna, lo grôcha Julie. Se li n'avâi pas ètâ pas ètâ recriâ po lo militero po cein que l'ètâi trâo botasson, sa Julie arâi fé on puceint sergent-majo de grenadier. Et l'ètâi dâo nîmo po lâo z'accordâ : Ti lè coup que ion désai : « blliu », l'autra desai : « dzauno ! » La fenna djurâve que son hommo ne valiâi rein qu'âo cabaret avoué lè z'adjoint de botolhie. Bossaton, li, assurâve que la Julie l'avâi lè galéze mene po lè vesite et la potta po l'ottô, tant qu'on avâi pas ètâ fotu de dèvenâ se Bossaton fîtotâve po cein que sa fenna ètâi 'no pouta cagne, âo bin que la Julie potteyîve po cein que son hommo trinquottâve.

On aprîmidzo, lâi avâi zu onna misa pè lo Bou-dâi-Renaille, onna puceinta misa de fâo. Bossaton lâi è zu po bâire on verro et misâ. L'ètant ti guîe que dâi quinson: lè municipai et lè mijâo. — Lè premî, rapooo que la misa l'avâi bin bailli; lè z'autro, po cein que lo bâire ètâi pas pi tant crûto et que l'avant pu s'arrousâ la dagne dâo cou. Adan, po fini, sant zu pè la Crâi fédérâla agottâ lè croustelhie âo fremâdzo à la Marie, que lè fâ tant boune. E-te pas de bâ savâi que lè gandoise l'ant comeinci, que l'a faliu que lo carbati se recoumandâi po que lè laisséyant allâ se reduire, li et sa fenna.

La beinda à Bossaton lè dan saillâta, et pu via po... po... ? A stâo z'hâore aprî la miné, cô pâo bin savâi iô ? Tot cein que sé, lè que Bossaton s'è trovâ avoué dou vesin devant son ottô. La Julie, que l'avâi veillî tant qu'ora po atteindre son homme, po lo dèpustâ bin adrâi, l'ôut dèvesâ. L'âvore la fenîtra et brâme dinse :

— L'è lo momeint de sè reduire, ribottiâo que t'î. Se n'è pas onna vergogne de laissi dinse 'na brâva fenna tota soletta à l'ottô, à fêre et dèfér' sè bigoudi po sè dëseinroy ! Prâo su que te trâove que l'è à boun' hora, pâo-t'ître.

— L'è su, so repond Bossaton, que vu pas tè laissi tota soletta. N'aussi pas couson ! Te sarâ bin gardâte. No sein trâ et vigno pi querâ la clîâ de la câva !

Clliâo pèdze d'hommo, tot parâi !

Marc à Louis.

Bonne raison. — Tu devrais bien m'acheter une autre fourrure.

— Mais tu as celle de l'année dernière.

— Alors, tu t'imagines que je vais porter cette étole de renard pendant deux ans ?

— Dame ! le renard l'a bien porté toute sa vie.

Le bon côté de la chose. — Comment, toi, un homme raisonnable, tu approuves toute cette agitation que les femmes font pour obtenir le droit de suffrage ?

— Mais oui, mon cher, et de toutes mes forces, parce que ma tendre moitié, toujours partie dans ses réunions, me laisse maintenant fumer ma pipe bien tranquille ...

F. B.

LE PARIA

LA porte ouverte, le contremaître entra. Tout d'abord, il resta abasourdi, ne comprenait pas. Il regarda de nouveau vers le fond du local. Il ne s'était pas trompé ! Elle n'était plus là. Il fut pris d'une sorte de terreur, ses tempes battirent, sa gorge se serra. A part cette étrange disparition, tout était à sa place : les grands casiers à moitié remplis, le papier en gros rouleaux serrés les uns contre les autres, comme des moutons dociles, le lave-main, rien ne manquait, sauf cette machine, la plus grosse, la plus importante ! Le contre-maître, d'un mouvement machinal, s'essuyait le front. Maintenant il s'avancait, apeuré, sur ses gardes, pensant voir le plancher s'ouvrir sous ses pas ou le plafond, brusquement, s'abattre sur sa tête. Il parvint à l'endroit, se baissa... un petit tas de poussière jaunâtre, c'est tout ce qu'il restait de la magnifique rotative. Une poussière très fine qui s'envolait dans l'atelier, pour lentement... retomber sur les choses.

L'enquête fut menée très vite. D'ailleurs, on ne possédait aucun indice. On préleva un peu de poussière. L'expert chimiste y trouva des fines parcelles de métal, rongées par un acide inconnu et des traces d'acide acétique.

Personne n'avait remarqué que ce désastre coïncidait avec l'entrée en fonction d'un manœuvre russe, un grand gars taciturne, aux yeux mélancoliques.

Une semaine plus tard, une superbe presse disparut de la même manière, avec toujours ce petit tas de poussière roussâtre.

Puis, un à un, les outils tombèrent en poussière. Le patron consterné, abandonna la lutte. Il avisa ses ouvriers qu'il allait fermer la maison. A la file, les ouvriers vinrent toucher leur paie. L'un après l'autre, ils passaient et se hâtaient de sortir, secouant leurs chaussures. Le Russe se présenta, le dernier, les mains dans les poches. Le patron lui avança quatre écus. Le Russe hésitait. Brusquement, le patron devina :

Tendez votre main !

Un écu posé à plat sur la paume, fondait lentement, disparaissait pour ne laisser que ce petit déchet de poussière brune. Le patron écumait ;

— Ah ! mon ami, vous avez fait du joli !

Coup de téléphone, arrivée de la police. Le Russe était tombé sur une chaise et sanglotait. Il se laissa emmener sans résistance.

Le lendemain, les manchettes et les vendeurs de journaux criaient la nouvelle :

— Le mystère de l'imprimerie centrale dévoilé. Arrestation du coupable !

Grande animation dans les rues, stationnements devant l'imprimerie, groupes discutant devant la prison. — Commentaires, hypothèses.

C'est alors qu'on apprit que la transpiration du Russe avait une propriété dissolvante extraordinaire. Tout ce qu'il touchait tombait bientôt en poussière. Le pauvre homme n'y pouvait rien. Il avait traîné une existence déplorable, laissant derrière lui un nuage de poussière roussâtre. On fut très perplexe sur son cas. Nulle part, le code pouvait résoudre la situation. Aucune œuvre ne voulut le prendre à sa charge. On pensa tout d'abord, le léguer à l'école de médecine, mais la

faculté se montra impuissante à enrayer ces facultés nihilatoires.

Une grande firme américaine de chromage à chaud, apprit la chose et proposa d'engager le phénomène. On s'empressa de l'embarquer. A noter que le paquebot partit du Havre avec trois cheminées... et arriva à New-York avec une seule intacte, la deuxième achevant de se décomposer. Sans tarder, le Russe entra dans ses nouvelles fonctions. Il essayait les chromages. Appliquant ses mains moites sur l'acier poli qui tenait le coup, une minute, deux minutes, suivant la qualité. C'est ainsi qu'on évalua les pièces métalliques en minutes et en secondes. On pouvait lire dans les réclames : couteaux de table trent-huit secondes un cinquième, ou bien : radiateurs d'auto trois minutes, barrière de balcon un quart d'heure !

Pour son malheur, le Russe se mit à boire. Il se ruina la santé. Il est vrai qu'il n'absorbait que de l'acide sulfurique ! D'ailleurs, il ne se nourrissait presque plus, juste une demi-douzaine de citrons avant de se coucher. L'acide « huma-num » qu'il dégagait, commençait à attaquer les êtres vivants. Un chien tombé entre ses mains et qu'il avait caressé, perdit ses dents, ses poils, ses pattes se détachant du corps, comme des fruits trop mûrs.

Un matin, on ne le vit pas sortir de sa chambre. Quand on y pénétra, on vit à la place du lit de pierre, un peu de poussière humaine avec une mèche de cheveux bruns. Le Russe avait succombé à sa terrible infirmité.

Anelin.

PENDANT LA FÊTE

Vingt et une heure. — Vacarme : rideaux de fer baissés sur les vitrines; portes de garages closes sur les camions. Les citadins s'ébrouent. Apprenties muées en exotiques, dactylos en originales, garçons de peine en sportifs. Couples sur les bancs ; assoiffés aux tables des terrasses. Violons. Entre les lunes des quais et les arbustes d'émeraude glisse dans le noir l'éclat du dernier bateau.

EXCUSEZ ! Je ne peux pas passer devant un cadran d'horloge sans tirer ma montre et contrôler. Dans notre métier on est plein de manies, tout en comparaisons... Vous n'êtes pas pressé ? Alors on peut causer un moment. Ce Bouf ! On n'a pu que considérer le phénomène. Prise de contact, comme on dit vulgairement. Un môme qui a mal tourné. Sensible comme une adolescente ! Il lui faut des propos mesurés. Malheureusement on se tutoie. Alors j'y vais trop carrément. Je lui lance tout à la figure... Mauvaise méthode. Mais il m'agace ! On s'est déjà brouillé une paire de fois. On se raccommode. On se rebrouille. Cé vin, toujours ce vin ! Personnellement je n'ai jamais reculé devant trois décis absorbés au bon moment. Pourtant, de là à faire figure d'entonnoir ! Au fond, Bouf est un enthousiaste. Il cause, s'embaille, s'échauffe, rève sur la vie et, pour mieux rêver, nourrit son moteur à l'alcool... Il y en a comme ça !... Malgré tout, il m'intéresse. Sa gamine à l'eau ! Ça m'a donné un coup. Pour agir dans cette extrémité il faut un type extraordinaire, un spécialiste, quoi ! Mais c'est une partie de jujutsu que vous allez engager avec cet acrobate de la bouteille.

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.